Napoléon le prit, le parcourut des yeux, fronça le sourcil, en même temps qu'un sourire se dessinait sur ses lèvres.

Le papier portait ces mots :

« Pour l'amour de moi, rappelez près de vous le jeune d'Albas. C'est mon page favori, vous savez.

« LOUISE. »

— Tout le monde conspire contre moi en faveur de mon page, dit Napoléon en riant; voyez plutôt. Et il tendit le billet à l'archiviste.

— Avec un avocat comme celui-là, mon plaidoyer est inutile, dit M. Morangis.

— Qui a apporté ce billet, Montbrun? demanda l'Empereur.

— Sire, c'est le page d'Albas; il a en outre un message verbal de Sa Majesté l'Impératrice.

— C'est bien, je le ferai appeler dans un instant.

Puis, s'adressant à M. Morangis :

— Au revoir, mon ami, lui dit-il. Occupez-vous de rechercher ce qu'est devenu cet enfant, le frère ou la sœur de mon page... car il est encore mon page : l'Impératrice et vous, vous avez si bien plaidé sa cause qu'il faut bien que je lui pardonne. Fouché ne sera pas content; tant pis! Dès que vous aurez recueilli quelque indice à ce sujet, venez me le faire savoir. Mais silence avec tout autre qu'avec moi!

Et avec un serrement de mains, il congédia le savant.

Un instant après, Hector était introduit.

— Qu'avez-vous à me dire de la part de l'Impératrice? dit l'Empereur d'un air de sévérité affectée.

— Sire, dit le jeune garçon, se raidissant de toutes ses forces pour empêcher sa voix de trembler, Sa Majesté m'a chargé de vous faire savoir que, se sentant un peu fatiguée, elle n'irait pas jusqu'à Trianon, mais qu'elle s'arrêterait à Saint-Cloud.

— C'est bien, dit l'Empereur.

Ainsi, monsieur, poursuivit-il conservant la même apparence sévère, vous allez vous plaindre de moi à tout le monde, à l'Impératrice, à M. Morangis, le sous-directeur des Archives. Vous les intéressez à votre cause, vous les forcez à venir m'accabler de supplications en votre faveur?